

UTOPIES DE LA CITÉ DE LA SAGESSE

Paul Rasse¹

Université de Nice - Sophia Antipolis, Laboratoire I3M

Mots clefs : Utopie, technopole, Sophia Antipolis, Silicon Valley, aménagement du territoire.

Résumé

Quelles similitudes on peut établir entre les cités radieuses imaginées et parfois entreprises par les utopistes et les projets de technopoles; et notamment le projet de la technopole de Sophia Antipolis ? En effet, cette dernière à toutes les caractéristiques des grands projets utopistes, à la lumière de quoi nous dégageons un premier bilan, moins pour dire ce qu'elle est, que ce qu'elle n'est pas, en abîmes de ce qu'elle voulait être à ses origines.

Le phénomène des technopoles est devenu une évidence dans les années 1980, lorsque les acteurs de l'aménagement des territoires, technocrates et élus confrontés aux restructurations du tissu industriel, ont découvert que le secteur tertiaire à haute valeur ajoutée, alliant recherche et nouvelles technologies, pouvait être un bon moyen de revaloriser les régions en crise². Des expériences plus anciennes, la ZIRST de Meylan à Grenoble et Sophia-Antipolis sur la Côte d'Azur, avaient ouvert la voie à une époque où il n'était encore question que de croissance économique. Leurs initiateurs en avaient eu l'intuition, avant tous : « Les industries lourdes associées par tous, au XIXe siècle, aux brumes et aux fumées de Pittsburgh, de Birmingham, de la Lorraine, de la Ruhr », correspondent à une période révolue, « le progrès et l'avenir ne dépendent plus désormais des matières pondéreuses, charbon ou minerais...

¹ Paul Rasse

Professeur des universités en Sciences de l'information et de la communication - Université de Nice - Sophia Antipolis,

Directeur du Laboratoire de recherche I3M (information, milieux, médias, médiation) en sciences de l'information et de la communication.

Il vient de publier : Paul Rasse, La rencontre des mondes, Diversité culturelle et communication, éditions Armand Colin, 2006.

² publié in Araszkievitz Jacques, L'héritage d'une Utopie, essai sur la communication et l'organisation de Sophia Antipolis, Edisud 2003.

mais de la matière grise, de la qualité de la formation, de la qualité de l'environnement. »³. Bien sûr, il y avait aussi déjà la fameuse Route 128 à Boston et la Silicon Valley dans la banlieue de San Francisco, mais loin d'être ce qu'elles sont devenues depuis, elles laissaient seulement à imaginer qu'un environnement naturel exceptionnel, allié à un environnement culturel fait de grandes universités, était propice au transfert des découvertes scientifiques vers l'entreprise et à l'innovation technologique⁴. Mais il fallait bien plus que cela pour créer une cité des sciences et des technologies en plein désert, dans une garrigue sauvage, battue par le vent, il fallait une utopie, véritablement, le projet d'une cité idéale que Pierre Laffitte va s'efforcer de partager avec les puissants, parfois convaincus, souvent dubitatifs, goguenards, attendant tapis de voir ce que cela pouvait donner...

Pour avancer sur cette piste, nous utiliserons ce que Sfez appelle les « marqueurs de l'utopie »⁵. Pour lui, les utopies anciennes partagent un certain nombre de traits communs qui les définissent en tant que genre de discours, et que l'on peut utiliser pour analyser les utopies contemporaines. Sfez compte cinq grandes catégories, en faisant remarquer qu'il pourrait en avoir plus, ou moins. Pour notre part, nous avons distingué huit marqueurs. Nous montrerons à chaque fois quelles similitudes on peut établir entre les cités radieuses imaginées et parfois entreprises par les utopistes et les projets de technopoles; à la lumière de quoi nous dégagerons un premier bilan, moins pour dire ce qu'elles sont (cela sera traité par la suite) que ce qu'elles ne sont pas, en abîmes de ce qu'elles voulaient être.

Le lieu isolé de l'entreprise

Ce n'est pas par hasard que Thomas More (1480-1535), quand il forge le mot « utopie », imagine une île qui est nulle part « U topia » et en même temps, en raison de cette incertitude,

³ Sophia Antipolis, plaquette éditée par Savalor, Le BIAM et Armines), 1972, p.2.

Voir aussi :

- Fouich Robert, Sophia Antipolis, de l'idée de 1960 aux miracles de l'an 2000, Ed. L'étoile du sud, 1997.
- Bruhat Thierry, Les technopoles : bilan des expériences en cours, DATAR, 1990.
- Sophia Antipolis horizon 2030, Numéro spécial de Nice Matin, juin 1999.
- Technopolis, l'explosion des cités scientifiques, Ed. Autrement N° 74, 1985.

⁴ « Vers la fin des années 1960, raconte Pierre Laffitte, la ville de San José était encore la capitale californienne de la prune. Toutefois, on savait qu'entre San José et San Francisco, le parc de l'Université de Stanford louait des hangars à des industriels attirés par le réservoir de compétences proches, ce qui installait une dynamique créative nouvelle. Laffitte Pierre, Naissance d'une ville ? Sophia-Antipolis, Corps écrit no29, mars 1989, PUF, p.13.

⁵ Sfez Lucien, Préface, Utopie I, La fabrique de l'Utopie, Quaderni N° 40 Sapientia, 1999/2000

possible partout⁶. Pour que le rêve utopiste puisse se déployer pleinement, il faut encore un espace vierge de toutes traces, de toutes structures ou infrastructures abandonnées par les générations antérieures, mais susceptibles d'imposer leurs marques au nouveau projet, de le contraindre, de le pervertir. Il faut un lieu improbable, coupé des vieux mondes malade afin d'éviter toute contamination, et en même temps relié à lui par des canaux dont on contrôlerait le flux, car les projets utopique ne prétendent pas à l'autarcie et forcent au retour en arrière qui en découlerait. Au contraire ils se situent à l'avant-garde, il leur faut pouvoir échanger avec l'extérieur (l'iconographie des premières éditions d'Utopia, celle de Bâle notamment, publiée en 1518, montre une île reliée au continent par deux ponts et un port).

Et bien avant déjà, dans la République et les Lois », Platon, qui rêvait lui aussi de fonder une cité idéale où pourraient s'épanouir harmonieusement les institutions avait imaginé qu'il ne pourrait s'agir que d'une nouvelle colonie peuplée d'émigrants et implantée sur les bords de la Méditerranée. Le moine Campanella (1568-1639) s'inspire lui des monastères clos, repliés sur eux-mêmes, la « Cité du soleil » est isolée du reste du monde par sept enceintes concentriques⁷. De même le « Phalanstère » de Fourier (1772-1837), et le « Familistère » de Gaudin, sont tournés vers l'intérieur. La vie sociale se distribue et s'organise à partir d'une cour intérieure, tandis que les murs donnant sur l'extérieur sont aveugles. Claude Nicolas Le Doux (1736-1806) procède sur le même principe lorsqu'il faut construire la Saline royale d'Arc et Senans, dans un lieu isolé et ample de la campagne Franc-Comtoise. Michel Foucault montre que c'est une des caractéristiques des premières manufactures qui cherchent à imposer un nouveau modèle d'organisation du travail rationnel et à grande échelle, radicalement différentes des formes de production antérieures, artisanales et familiales, ouvertes sur la rue et contraintes au rythme de la cité. « L'usine, explicitement, s'apparente au couvent, à la forteresse, à la ville close », et de noter également que les forges de Chaussade occupent la presque île de Médine, entre Nièvre et Loire, et que Wilkinson, à coups de remblais et de digues, aménage une île sur la Loire⁸.

Le premier modèle défendu par Pierre Laffitte, le fondateur de Sophia-Antipolis est celui du

⁶ Voir :

- Servier Jean Histoire de l'utopie, Folio essais, 1991.
- Abesnsour Miguel, Utopie de Thomas More à Walter Benjamin, Ed. Sens et Tonka, 2000.
- Denis Henry, Histoire de la pensée économique, PUF, 1977
- L'Utopie Anthologie, Flammarion, 1998

⁷ Campanella Tommaso, La Cité du soleil, Ed. Mille et une nuits, 2000.

⁸ Foucault Michel, Surveiller et punir, Gallimard, p.144.

Quartier Latin aux Champs. Il veut transposer à la campagne les formes de sociabilité savantes et fertiles mêlant la recherche et la culture, l'édition, l'enseignement, parce que la ville devient invivable. Pour autant il imagine que ce sera dans un lieu sauvage, neuf. Il ne faut pas que la succession et l'enchevêtrement des couches urbanistiques qui font le charme labyrinthique du Quartier Latin et sans doute aussi sa sociabilité, ne soit autant d'obstacles contraignants, imposant leur marque au projet, nuisant à sa lisibilité. De fait, il choisit un espace vierge de toute scorie historique, de toute forme urbanistique antérieure qui imposerait sa matrice à l'organisation de l'espace⁹. La Cité de la sagesse, des sciences et des techniques, sera construite sur le plateau de Valbonne, une garrigue désertique miraculeusement épargnée par l'urbanisation dévorante de la Côte d'Azur d'après guerre, entre la conurbation de la Côte, où Nice, Antibes et Cannes occupent tout l'espace, et des formes anciennes de peuplement: Grasse et les villages de Valbonne, Biot et Mouans-Sartoux. Le premier projet occupe une zone de 170 ha, isolée par une ceinture verte, sauvage de 2000 ha classée sous forme de ZAD (zone d'aménagements différés), elle-même située au centre d'un plateau non urbanisé de 10 000 ha. Le tout n'est relié au monde que par un cordon routier qui traverse le plateau de par en par pour rejoindre l'autoroute et l'aéroport. Outre les qualités environnementales, les documents de promotion du projet insistent tous sur la proximité de l'aéroport international de Nice, (le second après Paris). De fait, la Côte d'azur, elle-même isolée aux confins de la France et reliée à elle principalement par son aéroport, a toutes les caractéristiques d'une île dont elle cultive les apparences avec ses palmiers et sa dominante balnéaire.

La Zerst de Melan, implantée dans un parc, ainsi qu'une partie des technopoles créées plus tard, comme celle de Metz par exemple, édifiée sur une presqu'île, procéderont de la même façon. Mais il faut savoir que d'autres solutions étaient possible, elles ont été explorées par les technopoles créées ultérieurement comme Lyon et Montpellier qui se sont développées dans un espace construit et déjà habité. Contrairement au modèle utopique, elles partent du tissu économique et industriel existant dont elles s'efforcent de mettre en exergue et de soutenir les entreprises à haute technologie.

Le retour aux origines

Sfez note lui aussi que la quête d'un Eden perdu est une constante des projets utopistes. Si

⁹ Laffitte Pierre, Le Quartier Latin des Champs, *Le Monde* du 2 août 1960

dans la pratique ils sont résolument, tournés vers l'avenir, leur imaginaire est en même temps à la recherche d'un passé mythique, désincarné et déterritorialisé, qui leur sert de modèle. Utopie se double d'U-chronie ou Uchronos : quelque part à l'origine du temps, les hommes vivaient dans une innocence naturelle, la paix et l'harmonie. Aristote est en quête de cet Age d'or, le temps de Chronos, où le bonheur parfait des hommes était assuré par le pasteur divin, lorsque le monde était conduit par Dieu lui-même. Thomas Moore, Campanella, Claude Nicolas Ledoux, s'inspirent de l'Antiquité et de la cité idéale décrite par Socrate. Saint Simon et Fourier en quête de l'Eden perdu (L'Édénisme), pense aux premières communautés chrétiennes. On retrouve encore cette idée dans Candide lorsque Voltaire se réfère à l'Eldorado, au Pays de Cocagne. Jean Servier voit dans cette constante le retour à la mère primordiale, porté par le souvenir confus d'un bonheur initial perdu, pour oublier les contradictions et les difficultés du temps présent¹⁰.

Par son nom, déjà, Sophia-Antipolis renvoie absolument à l'Antiquité. Là encore, il ne s'agit pas pour autant de réhabiliter, ni de ré-habiter les ruines de la vieille cité grecque d'Antipolis située à quelques kilomètres du parc, ni même de retrouver les structures sociales antiques, mais simplement d'utiliser des images positives, historiques, pour en faire un modèle fort, paradigmatique de sociabilité, donnant du sens au projet de la technopole. La première plaquette de promotion (publiée en 1972) y fait une référence appuyée : « Qualité de l'environnement, lieux attirants, joie de vivre s'associent dans notre esprit aux rives de la Méditerranée, ce berceau de la civilisation occidentale, avec ses plaines, ses cités, ses collines à la mesure de l'homme, qu'il s'agisse de l'Attique, du Latium, de la Toscane ou de la Provence¹¹ ». Ailleurs, la référence devient celle de la Renaissance, âge d'or de la création artistique et scientifique : « Sophia-Antipolis sera la Florence du XXI^e siècle », elle doit réconcilier économie, environnement, recherche, industrie, science et arts, dans « une internationale de la matière grise ». Il ne s'agit pas de retourner au passé mais d'utiliser des images mythiques, pour persuader les autres qu'un monde nouveau, idéal, est possible.

Un auteur charismatique, fort, inflexible, entretenant des rapports ambigus avec le pouvoir

Les utopistes ont souvent eu mail à parti avec un pouvoir despotique qui pourtant les sollicite,

¹⁰ Servier Jean Histoire de l'utopie, op. cit., p. 329

¹¹ Sophia Antipolis, plaquette éditée par Savalor, Le BIAM et Armines), 1972, p.2.

qu'ils s'efforcent de séduire, espérant en faire le levier nécessaire à la réalisation de leur projet, mais qui finit par les rejeter, jusqu'à les éliminer.

On sait que Platon fascine les tyrans de Syracuse, Denys l'Ancien et son fils Denys le Jeune, qui par trois fois, l'un après l'autre le réclament comme conseiller, l'invitent à résider dans leur palais, avant de le renvoyer et de le livrer à ses ennemis héréditaires les spartiates (en 388, 367 et 361 av JC). Thomas More fait une ascension fulgurante jusqu'à devenir le premier conseiller et l'ami du Roi Henry VIII qui en fait le Grand Chancelier du Royaume d'Angleterre avant de l'emprisonner dans la Tour de Londres (1534), puis décapiter un an plus tard (il a critiqué et refusé de suivre le souverain dans sa rupture avec le Pape et l'Église catholique romaine). Campanella, quant à lui, sera emprisonné à maintes reprises, torturé quatre fois par l'inquisition. Au total, il passera vingt-sept années dans les cachots de la péninsule Italienne avant d'être gracié par le Pape Urbain VIII en 1628. Mais là encore ses rapports avec le pouvoir se dégradent ; en 1634, il doit se réfugier en France où Richelieu l'accueille et en fait son conseiller. Saint Simon encore était comte, issu de l'une des plus grandes familles de la noblesse française, il termine sa vie ruinée, discrédité, entretenu par l'un de ses anciens domestiques (1825). Proudhon, pour finir, est élu député en 1848, et condamné quelques mois plus tard à 3 ans de prison pour avoir critiqué Louis Napoléon Bonaparte, avant d'être finalement contraint à l'exil en 1858.

Bien sûr, à Sophia-Antipolis, les rapports sont moins violents. Néanmoins, son fondateur est, lui aussi, une figure charismatique. Sans doute lui a-t-il fallu de grandes qualités de persévérance et de conviction pour imposer à tous, envers et contre tout, la création d'une cité technologique en plein désert, dans une région dont la seule vocation était, jusque là, le tourisme. À cette époque, Pierre Laffitte est le gendre d'un ancien ministre, le sénateur maire de Vence (Emile Hugues). Il fréquente les plus hautes sommités de l'État¹², et le puissant directeur de Nice-Matin qui l'aidera à convaincre le préfet, mais surtout les élus des Alpes-Maritimes, dont la propension va plutôt au tourisme de luxe et d'affaire. Très vite, ces derniers n'auront de cesse de le marginaliser afin de s'emparer de son projet. À partir de 1974, mais surtout durant les années quatre-vingt, la direction de SophiaAntipolis lui échappe au profit d'un syndicat mixte placé sous l'autorité des présidents successifs du Conseil Général. Ils ne lui accorderont jamais les moyens de mener à terme son projet, alors même qu'ils financeront

¹² Comme Jérôme Monod, par exemple, qui était alors le délégué général à la DA T AR, in Naissance d'une ville Sophia-Antipolis, op. cit. p.14.

des réalisations pharaoniques comme le Centre de communication avancé, qui s'avèrera être un échec total. Cependant, ils concèderont au fondateur de Sophia-Antipolis, par trois fois, en 1985, 1989, 1998, un fauteuil de sénateur. Cela est d'autant plus étonnant que pour obtenir les voix des élus locaux et s'imposer à ce poste envié de tous, Pierre Laffitte ne dispose d'aucun mandat électif, ni même d'aucun statut de vrai pouvoir.

Un projet urbanistique fort.

Dans les sociétés utopiques, il est censé matérialiser et faciliter l'organisation sociale de la cité. Platon voulait une maison pour chaque homme et une pour chaque femme, à fin de permettre la séparation dans les cas d'incompatibilité entre les époux. Le sol serait divisé en lots identiques et inaliénables pour garantir l'équité entre tous. Et pour faciliter son administration, la cité devrait compter 5040 citoyens et pas un de plus. Thomas More lui, avait imaginé cinquante-quatre villes orthogonales, dispersées dans les champs, comptant chacune 1000 habitants. Pour lui comme pour Campanella, des magasins publics, suffiraient à assurer le regroupement et la redistribution des richesses en fonction des besoins de chacun. Dans le Phalanstère de Fourier, 1500 à 1600 personnes graduées en fonction de leurs mérite et de leur âge, habitent une cité en étoile hiérarchisée et organisée autour d'un centre. De même, dans le familistère de Gaudin, la disposition fonctionnelle des bâtiments doit organiser la sociabilité et le travail de la communauté, matérialiser et distinguer les différents statuts (ouvriers, contremaîtres, directeurs...).

À Sophia-Antipolis, la vie devait s'ordonner autour de l'Agora, une place centrale censée regrouper les services communs (hôtellerie, restauration, banque, poste, pharmacie, librairie, théâtre, cinéma, salles d'exposition et de séminaires, crèches...). « Ce point de rencontre, cette zone vivante où les esprits s'animent s'enrichissent mutuellement... est une très ancienne découverte de l'urbanisme circum méditerranéen. L'Agora grecque, le Forum romain, la Piazzetta italienne, la Placette du village provençal, sont des formes bien connues et appréciées ». Plus tard, les services culturels devaient être regroupés dans une fondation bordant la place Sophie Laffitte, elle aurait dû être le lieu de toutes les rencontres, de communication et de partage des savoirs, le cœur de la cité et le signe de sa supériorité intellectuelle¹³. Elle ne dépassera jamais le stade de la préfiguration. Par contre les bâtiments

¹³ Cité dans la première plaquette de présentation du projet, éditée par Savalor, Le BIAM et Armines, 1972,

industriels des entreprises installées sur le site seront construits dans un style appelé « architecture de métier », caractéristique de la haute technologie, comme le défendent les prospectus et le site Internet de la fondation « dans tous les cas, les concepteurs ont privilégié la qualité de l'environnement méditerranéen, du cadre de vie et de travail ».

Le rôle prépondérant des savants

Dans les sociétés utopiques, les sages se voient concéder la mission d'organiser la société. Pour Platon, il ne peut s'agir que des philosophes, ils cultivent la connaissance de ce qui est bon pour la communauté et pour l'individu, ils doivent rechercher les principes d'une constitution et édicter les lois de la cité pour les rendre conformes à la justice. Thomas More, et Tommaso Campanella en appellent aux savants pour découvrir les interactions entre les êtres et avec la nature, de façon à imaginer les modalités de fonctionnement idéal de la cité et à mobiliser les énergies dans le sens du bonheur collectif. Pour Fichte (1762 - 1814), encore, il faut qu'apparaisse une classe de savants, de prêtres de la science qui définissent la vérité sociale avec une autorité absolue. Saint-Simon et Fournier élargissent cette caste aux ingénieurs et aux industriels qui se voient confier l'organisation rationnelle du travail et de l'essor de l'industrie, tandis que les scientifiques deviennent les grands prêtres de cette technocratie dans la mesure où, expliquent-ils, ils détiennent les plus hauts secrets de l'univers. Les savants n'ont pas précisément le pouvoir au sens absolu du terme. Ils ont seulement pour mission de découvrir, plus que d'imaginer, les règles d'un fonctionnement politique, social, commercial et industriel harmonieux qui permettra justement à la cité de se passer du pouvoir.

Dans les premières années de la création de Sophia-Antipolis et jusqu'en 1974, la conception et la direction du projet est confiée exclusivement à des scientifiques. Il suffit, pour s'en convaincre, de lire le premier organigramme officiel de l'association Sophia-Antipolis et du GIE (groupement d'intérêt économique) Savalor chargé de mener à bien la réalisation de la technopole. Leur président Pierre Laffitte est ingénieur en chef et sous-directeur de l'École des Mines tandis que le doyen de la Faculté des Sciences de l'Université de Nice est vice-président. Ils se sont adjoint les services du directeur de la recherche de l'École des Mines, du secrétaire général et du trésorier de l'association d'ARMINES (association pour la recherche et le développement des méthodes et processus industriels qui regroupent 200 chercheurs). La

communication est confiée à un agrégé de l'Université. Tous sont membres du Conseil de Savador dirigé par un ingénieur en chef des Ponts et Chaussées et par un ingénieur civil des Mines. Sophia-Antipolis est bien une technocratie, politiques et financeurs y occupent une place marginale. Les deux seuls élus invités à l'Association Sophia-Antipolis sont le président du Conseil Général et le maire du village de Valbonne ; leurs différentes appartenances politiques, l'un étant de droite, l'autre de gauche, les opposent, et, commente malicieusement Pierre Laffitte, « évite l'inscription politique du projet dans un des deux partis »¹⁴.

La quête d'un ordre évident: intelligent et intelligible par tous.

« L'administration des choses devra remplacer le gouvernement des personnes » prônait Saint Simon ; la plupart des projets utopiques s'efforcent d'imaginer des formes d'organisation de la vie sociale qui ne dépendraient plus d'un pouvoir pyramidal, mais d'un système de règles rationnelles s'imposant à tous par leur évidence, en faisant appel à la raison de chacun, de façon à garantir la dynamique et l'harmonie de la communauté utopique. C'est précisément ce que Platon appelle la tempérance. Dans Les lois, il édicte un ensemble de principes pragmatiques censés organiser la vie de cité, la production et le partage des richesses (la terre, par exemple, sera divisée en lopins d'égale valeur, inaliénables, et transmis par les aînés de la famille; ce qui obligera tous les citoyens à être agriculteur et à mener des vies identiquement frugales). Et, si cela est encore nécessaire, il multiplie les gardes-fou pour éviter que la misère s'accumule à un pôle et la richesse à l'autre. Thomas More et Campanella travaillent dans la même perspective, mais ils prônent la mise en commun des richesses et la disparition de la propriété privée source de tous les maux: fini le luxe et l'oisiveté d'une minorité privilégiée, chacun devra travailler, mais seulement quelques heures par jour.¹⁵ La génération suivante celle de Rousseau et de Proudhon ou de Fichte est, elle aussi, à la recherche des lois justes qui doivent garantir la liberté et l'équité de tous. « Le droit naturel » est une législation rationnelle acceptée de tous par son évident bon sens. Elle doit planifier la production, régler les échanges et gouverner équitablement le monde. Le contrat social décline les conditions d'application des règles à chacun et à chaque situation. Et Auguste Comte d'ajouter (il a été le secrétaire particulier de Saint Simon) : « Il n'y a appoin de liberté de consciences en astrophysique ou en physique, dans ce sens chacun trouverait absurde de ne pas croire de confiance aux principes établis par les hommes compétents ».

¹⁴ cité dans Laffitte Pierre, Naissance d'une ville : Sophia-Antipolis, op. cit. p. 15.

¹⁵ cité dans Servier Jean, Histoire de l'utopie, op. cit. p. 251.

L'histoire de Sophia-Antipolis commence par un règlement, celui du Plan d'aménagement concocté par Pierre Laffitte et créé par l'arrêté préfectoral du 21 10 1971, ce qui l'impose par-dessus le pouvoir des communes. Il suffit d'en prendre connaissance pour se rendre à l'évidence de cette matrice, sensée modeler le projet, en préserver l'essence et dessiner le visage radieux de la cité, en même temps qu'elle prévoit les dérogations de bon sens indispensables à sa mise en oeuvre.

L'article 2 rassemble la communauté des chercheurs et distribue la vie sociale. La ZAC est divisée en deux secteurs: Une première zone dite « E » située au centre du technopôle est exclusivement réservée au secteur d'équipements collectifs sociaux et culturels, ce sera le cœur de la cité disposé autour d'une place, le fameux *circum* méditerranéen. A la périphérie, une seconde zone appelée « zone R » est destinée à accueillir « les bâtiments de bureaux, laboratoires ou ateliers orientés vers la recherche fondamentale ou appliquée et éventuellement les activités de tertiaire supérieur ». D'autres alinéas précisent que les industries et les activités polluantes (dangereuses, incommodes ou insalubres) sont exclues, de même que l'ouverture de carrières ou de dépôts de déchets et de ferraille. Pour imposer aux technopolitains d'habiter dans les villes ou les villages alentour et éviter que le site ne soit colonisé par des promoteurs immobiliers, le règlement interdit les constructions à usage d'habitation sur la zone (exception faite des logements destinés aux personnes dont la présence permanente est une nécessité absolue pour la direction ou le gardiennage des entreprises implantées sur le site).

L'article 3 définit l'occupation du sol. Un COS faible (0,30 en zone R et 0,60 en zone E), garantit une urbanisation de faible densité.

L'article 4 régleme les conditions d'implantation et le volume des bâtiments. Ils seront limités de façon absolue à deux étages avec une emprise au sol inférieure à 25% et des marges de 15 à 25 m, de la sorte ils seront forcément en retrait et entouré de vastes espaces naturels. De plus, toutes formes de clôtures, murs et grillages mitoyens sont formellement interdits ; cependant (toujours dans cette même perspective pragmatique), des haies boisées de 1,80 m maximum de hauteur pourront être tolérés par dérogation, pour « les activités nécessitant une non-accessibilité ».

L'article 5, précise l'aspect extérieur des constructions. Les bâtiments devront « être d'un bon standing. . . s'intégrer dans le paysage en utilisant les ressources de l'architecture fonctionnelle et par un choix judicieux des matériaux et des couleurs », en outre précise le règlement, il conviendra d'être attentif aux petits bâtiments annexes pour « éviter prolifération, désordre et aspect inesthétique ». Quant aux terrains non bâtis, ils doivent être impérativement paysagers avec des essences méditerranéennes. Comme ultime rempart aux possibles dérives, le dispositif précise « que la liberté de composition laissée à chaque constructeur sera équilibrée par l'obligation faite de soumettre son avant projet et son projet à l'approbation des réalisateurs de la ZAC ».

Le sixième article organise la circulation, les routes et le rattachement des bâtiments au réseau, de façon à optimiser la communication entre tous.

On le voit, il suffit maintenant d'appliquer strictement ce règlement, pour faire surgir une cité radieuse de savants, concentrant la matière grise, ouverte sur la nature, avec en son centre, des espaces de culture et de sociabilité.

Des forces sociales immanentes.

En dépit du rôle éminent des scientifiques qui doivent penser les structures politiques et législatives idéales, la plupart des utopistes sont en quête d'une force coercitive qui sera tout à la fois le ciment et le but de la nouvelle cité. Et, s'ils la pressentent dans la société de leur temps, elle n'existe encore qu'en des formes perverses, alors que dans la cité utopique, elle sera libérée et pourra s'épanouir pleinement. Pour Platon, il s'agit d'établir l'amitié entre tous les citoyens. Thomas More évoque, lui, la compassion et la bonté naturelle des hommes. Pour le moine Campanella, c'est l'amour, amour des autres et amour de soi. Fournier nomme cette force « l'attraction passionnée », et Saint Simon la « sympathie naturelle et la fraternité parfaite ».

À Sophia-Antipolis, la force immanente dont la perversion est justement à l'origine de la création de la cité, qui doit la révéler et la dynamiser pour qu'elle fasse lien et assure le mouvement de l'ensemble, c'est « la fertilisation croisée ». Dans le fameux article publié dans le Monde en 1960, Laffitte explique déjà que la vie urbaine rend de plus en plus difficile la rencontre entre savants, éditeurs, enseignants et industriels, cette communication si fertile,

tellement indispensable à l'innovation technologique et au progrès scientifique. C'est pourquoi il propose de créer le Quartier Latin aux Champs et ne lâche plus ce projet. Il n'est pas encore question de fertilisation croisée, mais le principe est là, même si le terme n'apparaît qu'après la création de Sophia-Antipolis. « Pour cultiver la matière grise et développer les technologies de pointe, explique inlassablement Pierre Laffitte, il faut rassembler sur un même site des scientifiques de différentes disciplines, des étudiants, des ingénieurs, des industriels, il faut également un environnement qui soit propice à la rencontre: le climat de la Côte d'Azur et la culture méditerranéenne ne poussent-ils pas à l'extériorisation et à la convivialité ? ». Pour contrebalancer l'austérité et les impératifs contraignants des technologies modernes, il faut multiplier les opportunités de rencontre, en de ça des contacts professionnels obligés, dans les manifestations culturelles, les séminaires, les lieux de débats, les activités sportives, à l'occasion des repas ou des fameux petits-déjeuners, et de divers autres événements. C'est le rôle de la Zone R et de la Fondation Sophia-Antipolis.

L'idée de fertilisation croisée devait faire le ciment et la supériorité de la Cité de la Sagesse. Mais l'histoire est ainsi faite que les utopies, lorsque parfois elles se réalisent, se font sur le renoncement et la perte de ce qui devait en être l'essence.

Vie et fin d'une utopie

Les créateurs, financiers, utilisateurs, évaluateurs de la technopole en conviennent, Sophia-Antipolis est incontestablement une réussite. Les objectifs de Pierre Laffitte qui faisait sourire l'intelligentsia parisienne: créer une cité de 20000 chercheurs là où il n'y avait qu'un désert de garrigue, ont été atteints en 1998. Malgré la crise économique ambiante, les vagues de licenciement et quelques départs très remarquables de grandes entreprises, le parc a suivi une croissance assez régulière pour dépasser en 2000, le seuil de 24000 emplois, gérés par 1227 entreprises, auxquels s'ajoutent les 10 à 15000 salariés sous traitants ; le tout réparti sur 23000 ha appartenant à cinq communes. Le coût des infrastructures, estimé à 4,3 milliards de francs, a été financé par l'État (1,4 milliard), le Département des Alpes-Maritimes (1,7 milliard), et la SAEM/Symival (1,1 milliard). La technopole ambitionne à présent d'atteindre le nombre de 40000 emplois, et pour cela, d'étendre le site aux communes voisines, Opio, Roquefort les Pins, Villeneuve-Loubet, mais aussi de labelliser des parcs associés *qui* auront les mêmes caractéristiques et seront implantés un peu partout dans le reste du Département, à Menton, Nice, Grasse et même Sospel ou Eze.

Le principe de faire de Sophia-Antipolis une cité d'exception réservée à la recherche et au tertiaire supérieur, a, jusque-là, été respecté: 45% des salariés sont des cadres et ce rapport atteint 72% dans le secteur des sciences et technologies de l'information.

Les activités se répartissent autour des quatre pôles de recherche et développement :

- sciences de la santé, chimie fine, biotechnologies
- sciences de la Terre
- informatique, électronique, réseaux de communication (25% des entreprises, 50% des emplois)
- un pôle de formation, Université et Grandes Écoles, École des Mines, École d'Ingénieurs (ESSINSA-ESSI), IUT, École de Commerce...

La réussite, en matière d'urbanisation, d'architecture et d'environnement, est elle aussi patente. Sophia-Antipolis est aux antipodes des zones industrielles et commerciale, ces étendues sinistres de hangars préfabriqués, standardisés, qui se multiplient à la périphérie des villes. La plupart des entreprises, et même, assez souvent, les collectivités, n'ont généralement pas lésiné pour construire des bâtiments de bonne qualité respectant les principes qu'avait énoncés le premier règlement de la ZAC : pas d'immeuble, pas de clôture, parcs paysagers, etc.

En l'apparence donc, l'utopie est devenue réalité, les caractéristiques du projet initial ont été respectées, mais, en apparence seulement. Car la technopole est un échec au plan de l'urbanité, du fameux concept de fertilisation croisée et du développement culturel qui devaient en faire la Cité de la Sagesse. Sophia-Antipolis souffre de nombreux déséquilibres, notamment de la dispersion des équipements collectifs et de l'absence de lieux de sociabilité, mais aussi de la faiblesse du pôle universitaire.

Le site n'est pas vraiment habité. Des zones de logements ont été réalisées conformément au projet initial, mais les constructions sont de médiocre qualité et les conditions de vie quotidiennes y demeurent difficiles. En raison de l'isolement, des carences en équipements collectifs et en lieux de rencontre, les résidants y sont surtout des personnes à revenu modeste, souvent trop peu qualifiées pour être employées par les industries du site, si bien qu'elles sont

contraintes d'aller travailler à l'extérieur. Au contraire, les cadres dont les moyens financiers sont supérieurs préfèrent habiter dans les villes et villages alentour, ainsi que le prévoyait le dispositif initial. Si bien que, matin et soir, les uns et les autres se croisent en d'interminables embouteillages.

Il semble que les entreprises vivent essentiellement repliées sur elles-mêmes, privilégiant les échanges avec leur siège, leurs filiales, leur clientèle, dispersées de par le monde. La sous-traitance est peut-être la seule façon pour elles de s'ouvrir sur l'extérieur, sur d'autres entreprises du site. Or, d'après une enquête réalisée par la Chambre de Commerce et de l'Industrie en 1988, 10% seulement de cette sous-traitance se fait au plan local ou départemental. Il semble que depuis les choses se soient améliorées à la suite des phénomènes d'essaimage et de la spécialisation d'entreprises locales, mais cela n'a encore été vérifié par aucune autre étude.

À Sophia-Antipolis, l'enseignement est bien loin d'atteindre la taille des grands campus nord-américains de Berkley ou de Stanford, à partir desquels s'est développée la Silicon Valley, ou même du campus de Saint Martin d'Hère à Grenoble qui jouxte la technopole de Meylan. Au fil des années se sont implantés l'École des Mines, une école de commerce (le CERAM), deux écoles d'ingénieurs dépendant de l'Université de Nice et trois départements de l'IUT plus quelques autres formations. Soit, au total, 1 500 étudiants. Cela n'est pas négligeable, mais de l'avis de tous, le seuil minimal nécessaire à la création d'une dynamique propice à la fertilisation croisée est loin d'être atteint, et ne le sera probablement jamais faute d'une véritable volonté politique d'y parvenir. D'autant plus que les projets d'extension de l'université se situent à présent sur le littoral, à Nice et Antibes, près de gares SNCF alors que les moyens de transport en commun font cruellement défaut à Sophia.

Concernant les équipements collectifs, le projet initial prévoyait leur implantation dans un même espace, la fameuse zone E qui devait être celle de toutes les rencontres, le lieu de cristallisation de la vie sociale sur le modèle du Quartier Latin, où devait se jouer la communication informelle, indispensable à la fertilisation croisée. Le principe a été assez vite abandonné, et les élus, lorsqu'ils ont pris le pouvoir, se sont empressés d'éparpiller les bâtiments collectifs sur l'ensemble du site.

Pourtant tout avait bien commencé. Alors même que la technopole n'était qu'une esquisse, un

immense chantier, la construction des premiers équipements culturels autour de la place Sophie Laffitte devait en préfigurer le centre. Ce n'était encore que des bâtiments sommaires, préfabriqués, pour des locaux administratifs, une librairie spécialisée dans le management et la communication des entreprises, des salles de conférences et d'expositions. Il y avait encore un café-restaurant et un théâtre de plein air où était organisé, dès les premiers beaux jours, un prestigieux festival. À cela devait s'ajouter une succursale de banque, une poste, un musée d'art moderne, une agence de voyage, un centre de culture scientifique et technique pour le débat public.

L'Association Sophia-Antipolis était chargée d'animer le tout. Elle le fit avec enthousiasme, ainsi que le rappelle Pierre Laffitte « le Conseil de l'Association Sophia-Antipolis, depuis le premier jour, a estimé que l'essentiel était de créer un nouvel état d'esprit, une nouvelle convivialité. Officiellement chargés par le Symival et par Savalor de mettre en place une animation culturelle et scientifique, nous nous sommes attachés à réunir, faire se rencontrer, organiser “une fertilisation croisée” tout en préparant la création d'une grande fondation publique. Expositions, conférences, concerts, soirées théâtrales musicales et chorégraphiques, rencontres, clubs, toute une activité associative se développent sur le parc »¹⁶.

Puis le projet s'est essoufflé, les bonnes volontés aussi. Faute de relais, faute de moyens, cette fameuse fondation dont rêvait le Sénateur et que Sophia-Antipolis méritait bien ne fut pas réalisée. Elle aurait pourtant permis de créer véritablement un espace public d'échanges et de rencontres, de culture, de science et de convivialité pour les employés des entreprises, mais aussi pour ouvrir la cité sur la région. Les esquisses seront nombreuses. Attentif à toutes les opportunités, le sénateur explorera diverses solutions : un grand musée d'art avec le mécène américain Hirschhorn ; un centre de cultures scientifique et technique qui auraient pour but de mettre en exposition et en débat les technologies, au moment où, dans les années 1980, l'Etat lançait son grand programme de culture scientifique. On peut imaginer pour le moins, qu'une grande fondation aurait rehaussé le prestige de la cité et de ses habitants, et peut-être, compensé l'absence de campus universitaire en opposant au modèle américain une exception à la française.

Le Sénateur Laffitte, qui avait, envers et contre tous, déplacé des montagnes pour créer la Cité

¹⁶ Laffitte Pierre, Naissance d'une ville, Sophia-Antipolis, extrait de *Corps Écrits* no29, mars 1989, PUF, p.22

de la Sagesse, a échoué au moment d'en faire battre le cœur. Aujourd'hui encore il veut y croire et poursuit inlassablement ces multiples activités d'animation de la vie sophilopolitaine. Mais la placette Sophie Laffitte est restée telle qu'elle était au temps des pionniers, avec ses préfabriqués, son enrochement sommaire et ses gravillons caractéristiques des installations précaires. Avec le temps, il en émane une impression d'abandon. La librairie a depuis longtemps fermé ces portes, le tableau que Picasso avait offert pour préfigurer le musée et les expositions d'art moderne a été volé. Le théâtre de plein air est déserté, en ruine, la construction toute proche d'un hôtel y empêche désormais la production de spectacles nocturnes. Ne demeure plus que la petite auberge avec son air désuet de brasserie de pacotille. Le contraste est d'autant plus saisissant qu'autour, la technopole s'est développée, affichant ses infrastructures et les bâtiments luxueux des grandes entreprises. À voir la façade de verre et de pierres de l'Agora de France Télécom, un bâtiment luxueux et prestigieux entourée d'un jardin paysager planté de statues d'art contemporain jouxtant la placette Sophie Laffitte, on se prend à rêver à ce qu'aurait pu être la fameuse fondation.

On peut encore s'interroger sur les raisons de cet échec. Il faut croire que les élus ne voulaient pas d'une fondation, ni d'une cité rassemblée autour d'elle, qui aurait renvoyé trop précisément à l'idéologie des fondateurs et auraient contribué à l'aura au charisme de Pierre Laffitte qu'ils s'efforçaient de marginaliser. Les moyens pourtant ne manquaient pas, ainsi qu'en témoigne l'échec du fameux Centre international de communication avancée (CICA), un projet pharaonique financé par le Conseil Général, 15000 m² de bâtiments construits sur la colline d'en face, loin de la fondation, structurés autour de l'informatique et notamment des gros ordinateurs centraux (*maine frame*), alors même que les succès des micro-ordinateurs était en train de mettre à bas cette conception de la technologie. Résultat : un gouffre financier qui atteindra certaines années 60 milliards de francs et un immense bâtiment dont le Département ne sait que faire. Après de multiples tentatives pour lui trouver une utilité, le Conseil Général vient de décider d'y regrouper l'administration de la technopole au sein de ce qui s'appellera la Maison de Sophia. Ce sera aussi, dit-on, une vitrine des compétences rassemblées sur le site, avec une pépinière et un incubateur, destinée à soutenir la création de nouvelles entreprises de haute technologie. Une façon comme une autre de revenir au fameux concept de fertilisation croisée, l'utopie conviviale de l'agora et de la piazzetta italienne en moins.

Une technopôle sur l'échiquier de la globalisation

Ayant perdu son âme, le projet utopique qui la faisait vibrer, lui donnait un sens et la distinguait des autres technopoles, la Cité de la Sagesse risque de n'être plus qu'une cité prestigieuse réservée aux nantis, les cadres privilégiés des grandes multinationales travaillant dans des domaines de pointe.

Le sociologue anglais Bauman explique que, dans le cadre de la globalisation, les élites de la mondialisation ont pris l'habitude de s'installer dans des endroits paradisiaques, des lieux prestigieux où les meilleures conditions d'existence leurs sont garanties. Ils vivent là, dans ces clos sécurisés, en contact avec le reste du monde, mais isolés des habitants alentour qu'ils ne fréquentent pas, dans un même confort exceptionnel et standardisé qui leur permet de conserver les mêmes modes de vie sous toutes les latitudes, d'être partout chez eux, et en même temps de s'attacher nulle part. Aussi sont-ils, comme les investisseurs, extrêmement mobiles, à l'affût des meilleures opportunités, prêts à se déplacer dès que leurs conditions d'existence privilégiée sont menacées, ou simplement parce qu'ils peuvent espérer en gagner de meilleures encore. Ces membres de la nouvelle aristocratie mondiale présentent bien des similitudes et pourtant n'ont rien à voir avec les U-Topos, parce qu'ils vivent de l'exploitation du reste de l'humanité et que, sous les apparences paradisiaques, demeure une compétition extrême de tous entre tous.

Pour l'instant, le rapport prestige / qualité de vie / prix de la technopole de Sophia-Antipolis est sans doute encore l'un meilleur qui soit, cela en explique son succès, en dépit de la faillite du projet utopique... Espérons qu'elle ne sera pas que cela, car avec les milliers de technopoles qui se créent un peu partout dans le monde, le rapport qualité/prix ira forcément à la baisse. Nombre d'entres-elles pourraient se révéler meilleures, si, bien sûr, Sophia-Antipolis en venait à n'être plus que cela.

